

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 43 (1898)
Heft: 5

Artikel: Aux grandes manœuvres françaises de 1897
Autor: Veuglaire, Abel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337497>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIII^e Année.

N^o 5.

Mai 1898.

AUX GRANDES MANŒUVRES FRANÇAISES

de 1897.

N'est-il pas un peu tard pour parler encore d'elles ?¹ Je ne le crois pas, et voici pourquoi. Après la publication quotidienne des comptes rendus journaliers, des articles d'actualité, des « informations », quelques écrivains militaires ont consacré à ces manœuvres des études rédigées à tête reposée. Munis de renseignements qu'ils ont dû contrôler, ils ont cherché à en tirer des enseignements, et certains journaux, certaines revues ont publié, sur divers points de la question, sur le cyclisme, par exemple, des morceaux fort remarquables et d'un haut intérêt. Cependant d'autres sujets n'ont été traités nulle part, à ma connaissance, qui pourtant méritaient de l'être. Peut-être les documents ont-ils fait défaut. Peut-être aussi a-t-on été retenu par la crainte d'imprimer des vérités désagréables à lire. Cette considération ne saurait m'arrêter : pour que des fautes servent, j'estime que, au lieu de les cacher en les couvrant de fleurs, mieux vaut les mettre à nu et les exposer hardiment. Il s'en commet toujours et partout, aux manœuvres comme à la guerre ; il faut savoir les reconnaître pour en tirer la leçon qu'il y a en elles. Or, j'ai trouvé que la cavalerie française suivait une orientation défectueuse. J'ai trouvé aussi que le haut commandement ne montrait pas toujours l'initiative nécessaire et n'avait pas la notion exacte de ses responsabilités.

¹ Cet article nous a déjà été remis en février. L'abondance des matières et d'autres actualités pressantes ont encore retardé sa publication. (*Réd.*)

Il m'a paru se cramponner trop aux Règlements, sans en respecter l'esprit. J'ai vu notamment commettre de graves contresens dans l'application de l'article 138 du Décret du 28 mai 1895 (Règlement sur le service des armées en campagne), article où se trouve inscrit l'alinéa suivant :

« Il faut toujours marcher au canon ou à la fusillade, quand on n'a pas reçu l'ordre formel d'agir autrement ou qu'on n'est pas soi-même aux prises avec l'ennemi. »

L'application de ce paragraphe est assurément chose délicate, et personnellement je penche à considérer une telle prescription comme beaucoup trop absolue. C'est même sous la préoccupation de cette idée et pour me rendre compte des devoirs qu'impose aux généraux l'obligation de marcher au canon, que j'ai porté mon attention, d'une façon toute spéciale, sur le problème dont il s'agit et auquel le général russe de Woyde a consacré un remarquable chapitre dans son livre sur *l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre*.

Ce n'est pas à cette question pourtant que je m'étais attaché au cours des manœuvres du Nord, mais à celle de l'emploi pratique et tactique de la bicyclette pliante. Ne voulant pas m'en rapporter aux récits souvent fantaisistes et incomplets des correspondants de journaux, j'ai voulu suivre moi-même la compagnie du capitaine Gérard ou, lorsqu'elle a été fractionnée, le peloton du lieutenant Picard. C'est ainsi que je me suis trouvé entraîné dans la zone où opérait la cavalerie, les cyclistes ayant été adjoints à cette arme, comme vous devez le savoir. C'est donc accessoirement que j'ai été amené à m'occuper des questions que j'ai indiquées. Mais à quoi bon revenir sur le principal, dont on a beaucoup parlé, et, comme je l'ai dit, fort bien parlé? Aussi me semble-t-il préférable d'extraire de mes notes ce qui est relatif, d'une part, à l'emploi de la cavalerie, et, d'autre part, à l'obligation de marcher au canon.

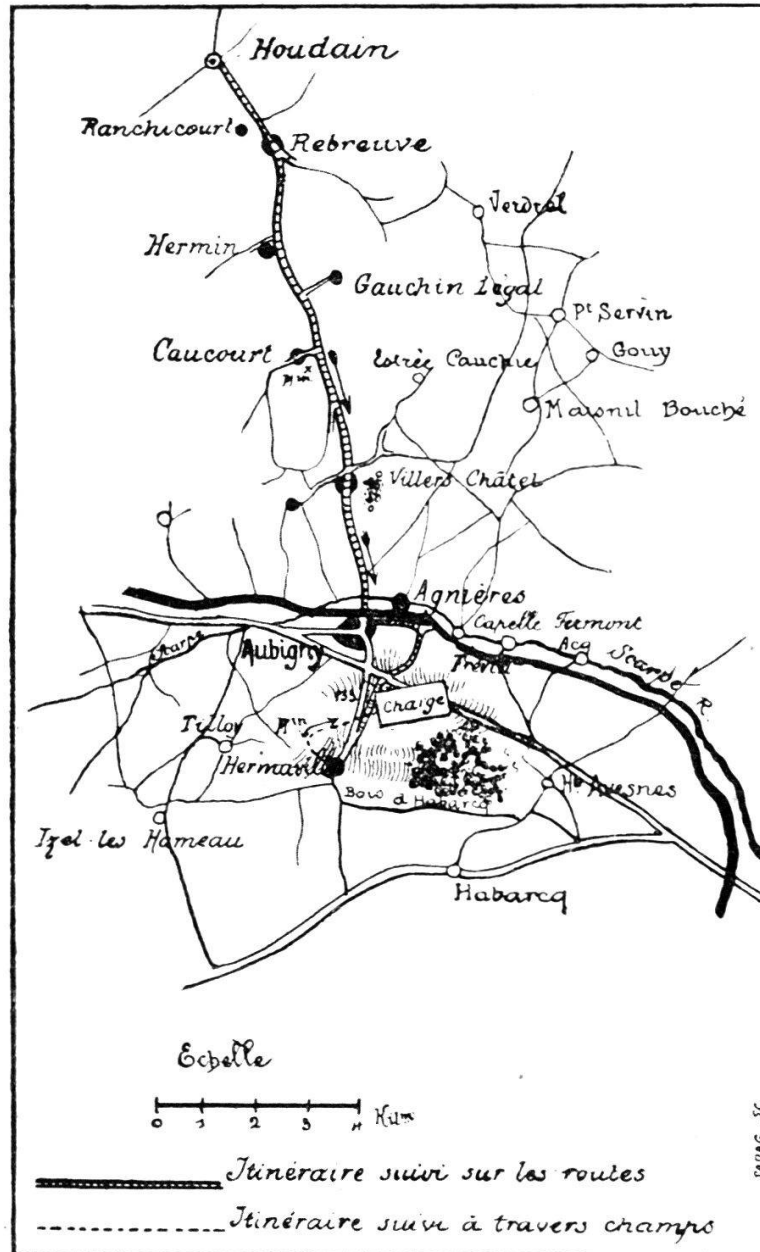
Ces notes hélas ! sont bien abîmées par les pluies diluviennes que nous avons eu à... traverser, et qui nous ont, elles aussi, traversés. Certains chiffres portés au crayon sur mon carnet ont disparu, et il en résulte que certaines des indications qui vont suivre, par-ci par-là, peuvent se trouver erronées. Mais, dans l'ensemble, les détails que je vais donner, pour invraisemblables qu'ils paraîtront sans doute, n'en sont pas moins rigoureusement exacts.

I. L'emploi de la cavalerie.

Journée du 5 septembre. — A 7 h. du matin, je pars de Houdain, me dirigeant sur Aubigny. J'accompagne la demi-compagnie de cyclistes qui a pour mission de précéder l'avant-garde (parti Nord). Il lui est prescrit de ne pas quitter la route et de transmettre « le plus rapidement possible les renseignements, non seulement sur la marche de l'ennemi, mais avant tout et de très bonne heure sur la direction et les mouvements de la 5^e division de cavalerie », qui devait couvrir la marche de nos colonnes. Nous ne tardâmes pas à apprendre que cette cavalerie s'était rencontrée avec celle qui couvrait la marche du parti Sud, que l'abordage s'était produit, qu'il avait tourné au désavantage de la 5^e division, et que celle-ci était considérée comme ayant été battue à plate couture. Donc, l'avant-garde pouvait d'une minute à l'autre rencontrer la cavalerie ennemie, et elle était tenue à assurer le service d'exploration en même temps que le service de sécurité. Cette avant-garde, composée d'une brigade de cavalerie, d'un régiment d'infanterie, d'un bataillon de chasseurs, d'un groupe d'artillerie et de la demi-compagnie de cyclistes, se trouvait en assez mauvaise posture. Si l'ennemi la surprenait, son affaire pouvait être réglée en un clin d'œil. Aussi chercha-t-elle, tout d'abord, à éviter ce désagrément. Et, pour y arriver, elle tâcha de trouver l'ennemi, c'est-à-dire de prendre le contact.

« Prendre le contact ! » Que signifie au juste cette expression, et, au surplus, signifie-t-elle vraiment quelque chose ? Je ne le crois pas. On prend le contact avec l'infanterie ou l'artillerie, non avec la cavalerie que sa mobilité, sa fluidité, si j'ose dire, rend insaisissable. J'en ai eu maintes fois la preuve, au cours de ces manœuvres, et je me souviens précisément du désespoir d'un arbitre qui, ayant reçu l'ordre de prendre note de l'heure où le contact serait pris, ne put y arriver d'une façon certaine qu'au moment de l'abordage. Jusque-là, on avait bien rencontré des patrouilles, des reconnaissances, des cavaliers isolés appartenant au parti Sud ; mais leur vue, voire leur capture, ne pouvait aucunement renseigner sur la position des forces ennemies. Aussi notre brigade de cavalerie, sur laquelle je m'étais replié, marchait-elle à tâtons et par à-coups, à-coups

causés tantôt par l'arrivée successive de renseignements, tantôt par la présence de l'infanterie dont on se séparait par moments et à laquelle il fallait ensuite donner le temps de rejoindre.

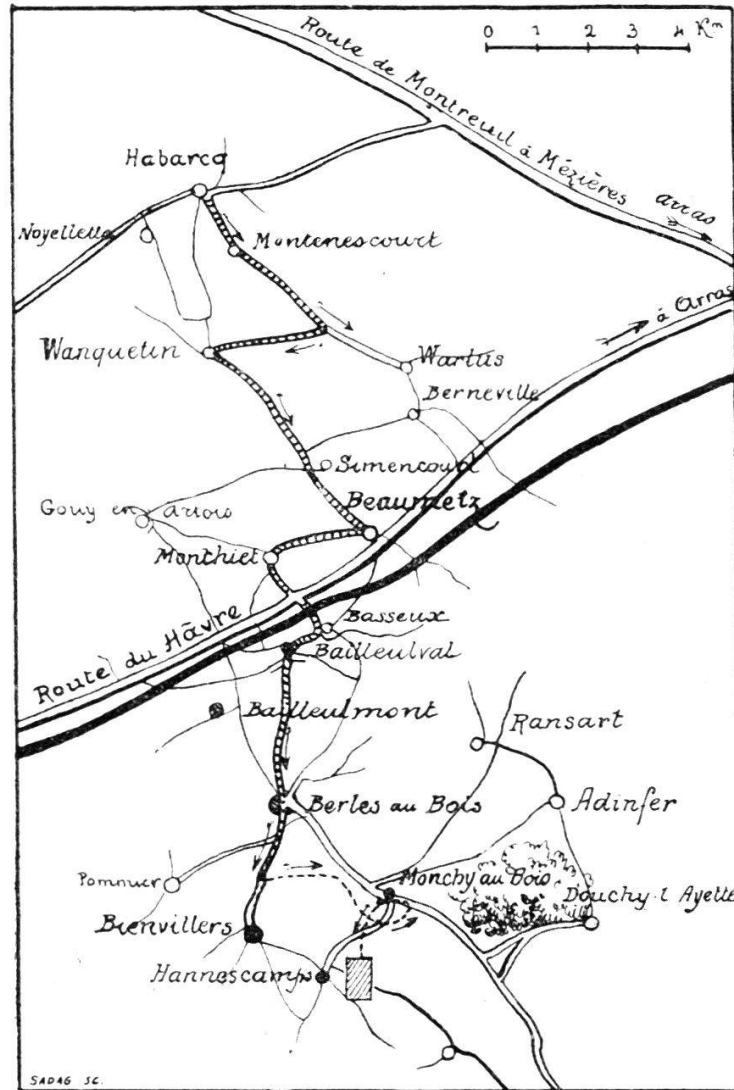


Ainsi je vois sur mon carnet un arrêt d'un quart d'heure, vers 9 $\frac{1}{2}$ h., à la sortie de Caucourt, entre ce village et le moulin à vent qui se trouve au Sud. Une demi-heure après, nouvel arrêt au débouché de Villers-Chatel. Pendant près de 45 minutes, on attend là des renseignements : on a mis pied à terre et on s'est formé en ligne de masses. Les cyclistes ont

filé sur Aubigny, dont ils ont trouvé le pont barricadé, mais personne pour en disputer le passage. Ils ont envoyé à la poste pour prendre et expédier des dépêches. Enfin l'avant-garde se remet en mouvement, traverse la Scarpe et vient encore prendre une position d'attente, vers 11 $\frac{1}{2}$ h., à la cote 133, au Sud d'Aubigny. Toujours pas de nouvelles. Enfin, vers midi, on apprend que des masses de cavalerie ennemie ont été vues du côté d'Izel-les-Hameau, et la brigade s'y rend en passant par le moulin d'Hermaville. Mais voyez comme elle avait été renseignée : à midi et demi, au moment précis où elle arrivait au moulin, se dirigeant vers le Sud, toute la cavalerie ennemie — quatre régiments avec leur artillerie ! — se trouvait à trois kilomètres à sa gauche, ayant pris pour axe de son mouvement la ligne Habarcq — Haute-Avesnes. Il fallut donc faire brusquement demi-tour par pelotons et se former en colonne de masses pour venir se déployer à la corne N.-O. du bois d'Habarcq, face à l'Est, tandis que la division se déployait dans la plaine de Haute-Avesnes, face à l'Ouest. A midi 50, les deux cavaleries opposées savaient enfin où elles étaient respectivement, chacune d'elles ayant marché depuis le matin, sans se douter de la situation de l'autre ! A 1 h. 05, les batteries ouvraient le feu, la charge se dessinait. La division gravissait les pentes, qu'elle n'avait pas reconnues. A 1 h. 10, la brigade du parti Nord sonnait le demi-tour, amenant la charge sous le feu de ses douze bouches à feu et de ses quatre mille fusils.

Eh bien, cette affaire me paraît n'avoir pas été menée avec un sentiment exact des circonstances. Qu'avait donc à faire l'avant-garde du parti Nord, en effet ? Son infanterie n'avait à craindre qu'une attaque de cavalerie ou, plus exactement, le tir de canons légers ; aussi devait-elle s'avancer résolument, d'abris en abris, de villages en villages, de bois en bois, s'arrêtant à chaque position pour laisser à la cavalerie le soin d'éclairer sa marche. Cette cavalerie, réduite à deux régiments, ne pouvait avoir la prétention de soutenir le choc de quatre. Son rôle devait donc consister à battre l'estrade sur un rayon de trois ou quatre kilomètres autour du chemin suivi par la colonne, afin d'éviter toute surprise. Tant qu'elle n'aurait rencontré que de la cavalerie et de l'artillerie à cheval, il n'y avait rien de bien grave à redouter : tout au plus pouvait-on craindre une surprise ; mais on était assuré qu'aucun engagement sérieux ne se produirait.

Journée du 6 septembre. — La même avant-garde que la veille marche jusque sur Warlus, sans arriver à trouver le fameux contact. Je ne sais pourquoi elle fit brusquement un crochet et se dirigea par Wauquetin, Monchiet et Berles-au-Bois sur Bienvillers, marchant vers le Sud; elle allait atteindre ce dernier point, lorsque, de nouveau, elle se retourna pour

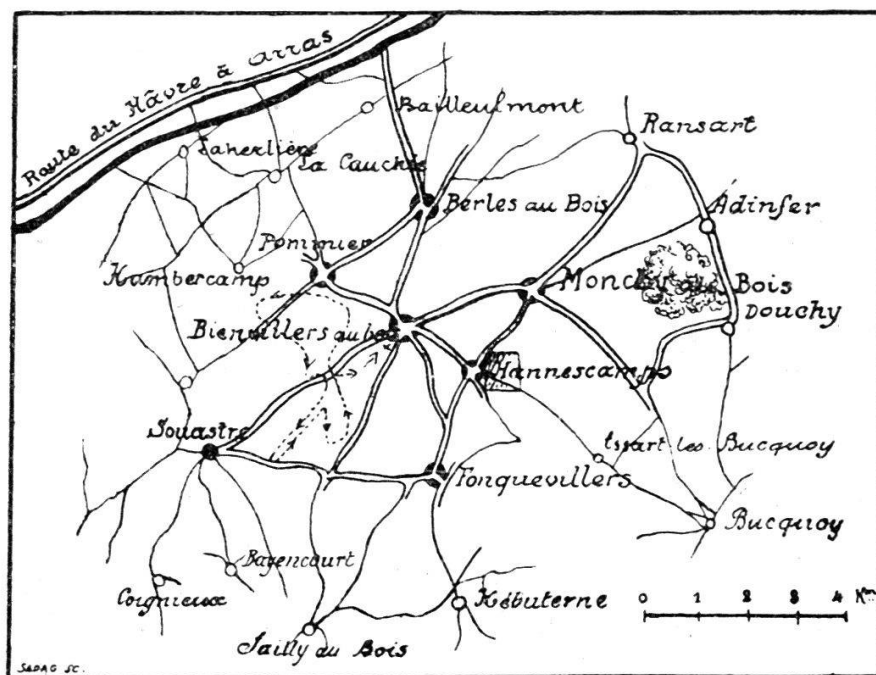


se diriger vers l'Est, sinon vers le Nord-Est. Et remarquez pourtant qu'elle aurait dû être éclairée, car la 5^e division de cavalerie, qui couvrait la marche du parti Nord, avait surpris dans ses cantonnements, à la pointe du jour, la division de cavalerie qui couvrait la marche du parti Sud, et l'avait complètement défaits. Loin de profiter de cet avantage, la 5^e division s'était repliée sur la brigade de cavalerie du 1^{er} corps, de sorte que l'avant-garde de ce corps se trouvait alors com-

prendre six régiments de cavalerie, au lieu de deux. C'est ce qui s'appelle ne pas utiliser la victoire. Toute cette masse d'escadrons resta désorientée jusqu'au moment où on lui signala des troupes à cheval et des cyclistes ennemis dans la direction de Mouchy-au-Bois-Douchy-les-Ayette. On changea donc de route comme je l'ai dit ; mais en allant vers l'Est, on ne trouva rien. L'ennemi, ne se jugeant pas en forces, s'en retournait tranquillement vers le Sud. Aussi fit-on un à-droite, et on lui tomba dans le dos, sans qu'il s'en doutât, auprès de Hannescamps !

Journée du 7 septembre. — Les corps d'armée ennemis se rencontrèrent enfin dans le quadrilatère Souastre-Fonquevillers-Mouchy-au-Bois-Pommier, après que les divisions de cavalerie qui les couvraient se furent empoignées. N'ayant pas assisté à la rencontre, j'en emprunte le récit au compte rendu de la *France militaire* qui avait plusieurs correspondants sur les lieux :

Une première collision se produisit vers Courcelles-le-Comte à 7 heures du matin. Plus tard, une seconde charge fut entamée entre le bois d'Adinfer et le village de Douchy-les-Ayette. Mais, des difficultés imprévues (toujours cette même imprévoyance !) ayant empêché qu'elle arrivât à sa dernière période, les deux généraux qui commandaient les cavaleries divisionnaires, illuminés simultanément par la même idée, prirent le parti de faire demi-tour et d'aller



tenter ailleurs la fortune des armes. Chacun d'eux décrit, de son côté, un demi-cercle autour du bois d'Adinfer, si bien que la rencontre, qui avait été sur le point de se produire au Sud, du côté de Douchy-les-Ayette, eut réellement lieu au Nord, au hameau d'Adinfer.

Pendant que ces événements se passaient à l'Est, les brigades de cavalerie de corps d'armée se heurtaient à l'Ouest.

Là j'étais présent. Et voici le résumé de mes notes.

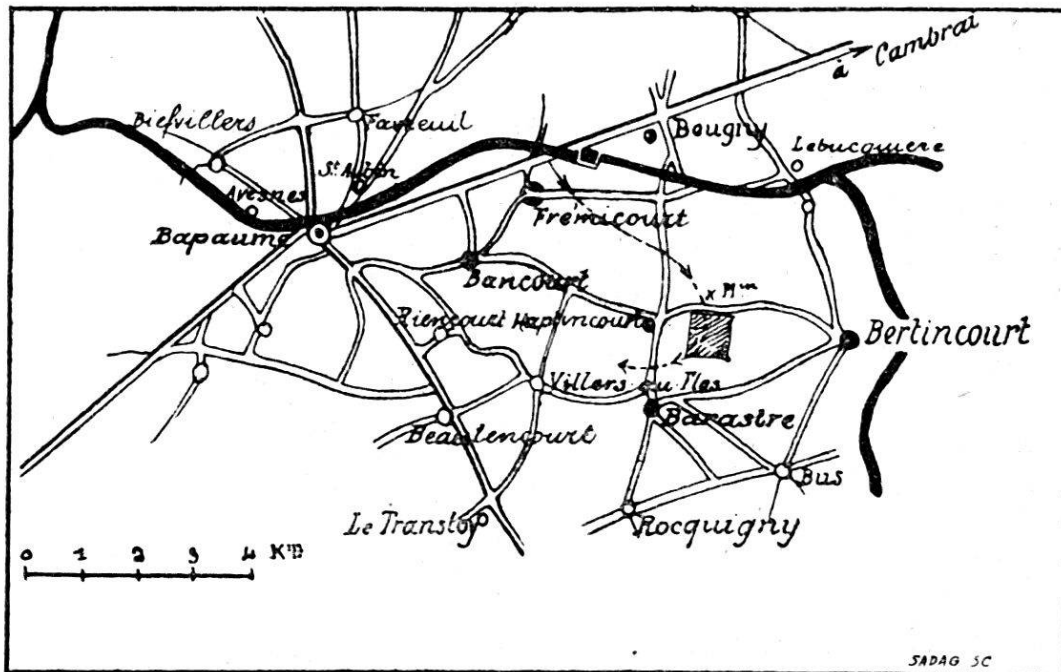
A 8 h., la brigade, sans infanterie ni canon, mais toujours avec les cyclistes qui l'accompagnaient, est rassemblée en lignes de masses entre Bienvillers-au-Bois et Souastre. On cherche en vain à se renseigner sur la position du parti Sud jusqu'à 9 h. 45. A ce moment arrive la nouvelle qu'on a vu un régiment de cavalerie ennemi du côté du Sud. (Entre temps, et nous aurons à revenir là-dessus, une assez violente canonnade avait éclaté vers l'Est, sans que personne bougeât et montât à cheval.) A 10 heures, la brigade joint la cavalerie ennemie. Mais celle-ci, qui est pourvue de canon, démasque brusquement ses batteries. La brigade de cavalerie du 1^{er} corps d'armée est donc obligée de faire volte-face. Elle file sur le moulin qui se trouve sur la pointe S.-O. de Bienvilliers-aux-Bois et qui est occupé par de l'infanterie. Elle tourne alors à l'Ouest, longeant Pommier où le parti Nord a déployé une longue ligne d'artillerie; puis, redescendant vers le Sud, elle se lance à la poursuite de toutes les troupes de cavalerie qu'elle aperçoit, s'exposant chaque fois aux décharges des batteries qui les accompagnent. Cette succession de poussées, plus invraisemblables les unes que les autres, ne mériterait pas qu'on s'y arrêtât, si elle ne caractérisait cette impatience de charger qui dévore la cavalerie française. On dirait qu'elle explore de mauvaise grâce. Elle éclaire légèrement : nous l'avons vu, nous le verrons encore dans la deuxième période des manœuvres. Son unique souci est de trouver une occasion de se lancer à la charge, et elle charge souvent pour le plaisir de charger. Nous en avons la preuve dans les épisodes du bois d'Habarcq et du bois d'Adinfer.

Mais les combats de corps d'armée contre corps d'armée ont pris fin. Après un jour de repos, on entame les manœuvres d'armée contre armée, chacune des armées étant couverte par deux divisions de cavalerie. Le général Duhesme commande les deux divisions du parti Nord, comprenant la division n^o 5 et une division « provisoire » formée des brigades du 1^{er} et du

V^e corps. Les cyclistes en font partie, et c'est toujours avec eux que je marche.

Journée du 9 septembre. — Comme toujours, il était convenu qu'on chargerait. On avait promis aux attachés militaires convoqués à cet effet de leur procurer le spectacle d'une belle rencontre : on a passé tout son temps à la préparer. Ce n'était plus de la guerre, mais une représentation. J'emprunte à la *France militaire*, ayant pu constater sur ce point la scrupuleuse exactitude de ses renseignements, le récit de ce qui s'est passé dans cette matinée... théâtrale :

Les deux divisions du général Duhesme étaient réunies, vers les 7 $\frac{1}{2}$ h., près de la halte de Frémicourt, point où, quelques minutes plus tard, un train spécial devait déverser son précieux et élégant chargement d'officiers étrangers.



Il était quelque chose comme 8 $\frac{1}{4}$ h., lorsque toute la masse s'ébranla, se dirigeant vers le S.-E. La division provisoire était à la droite, ayant détaché comme réserve la 1^{re} brigade en arrière de son aile.

Le terrain est assez mouvementé : des ondulations d'un relief de 10 à 20 mètres se succèdent d'assez près, de sorte que la plupart des chemins qui le sillonnent sont, par endroits, plus ou moins fortement encaissés. C'est, en particulier, ce qui se présente pour celui qui va d'Haplincourt à Bertincourt. A la sortie du premier de ces villages, notamment, près du moulin, il est enfoncé de deux bons mètres, et les talus qui l'encaissent sont à pentes extrêmement raides. J'ajoute que, de loin, on ne se rend pas compte de l'existence de cet obstacle et, encore moins, de son extrême difficulté. Aussi quand la cavalerie du général Duhesme aperçut les escadrons du général Colbert dans les environs de la cote 133, près de Barastre, sur le chemin qui va à Bertincourt,

se laissa-t-elle aller à l'idée qu'elle avait partie gagnée et elle se lança allure.

En arrivant sur le chemin creux, ses éclaireurs de terrain reconnurent le danger de la situation, et ils firent des gestes de désespoir qui arrêtaient la division. Mais déjà celle-ci était sur leurs talons, et, d'autre part, l'artillerie adverse était déjà entrée en jeu, canonnant avec vigueur cette cavalerie presque immobilisée et dont l'écoulement dura longtemps.

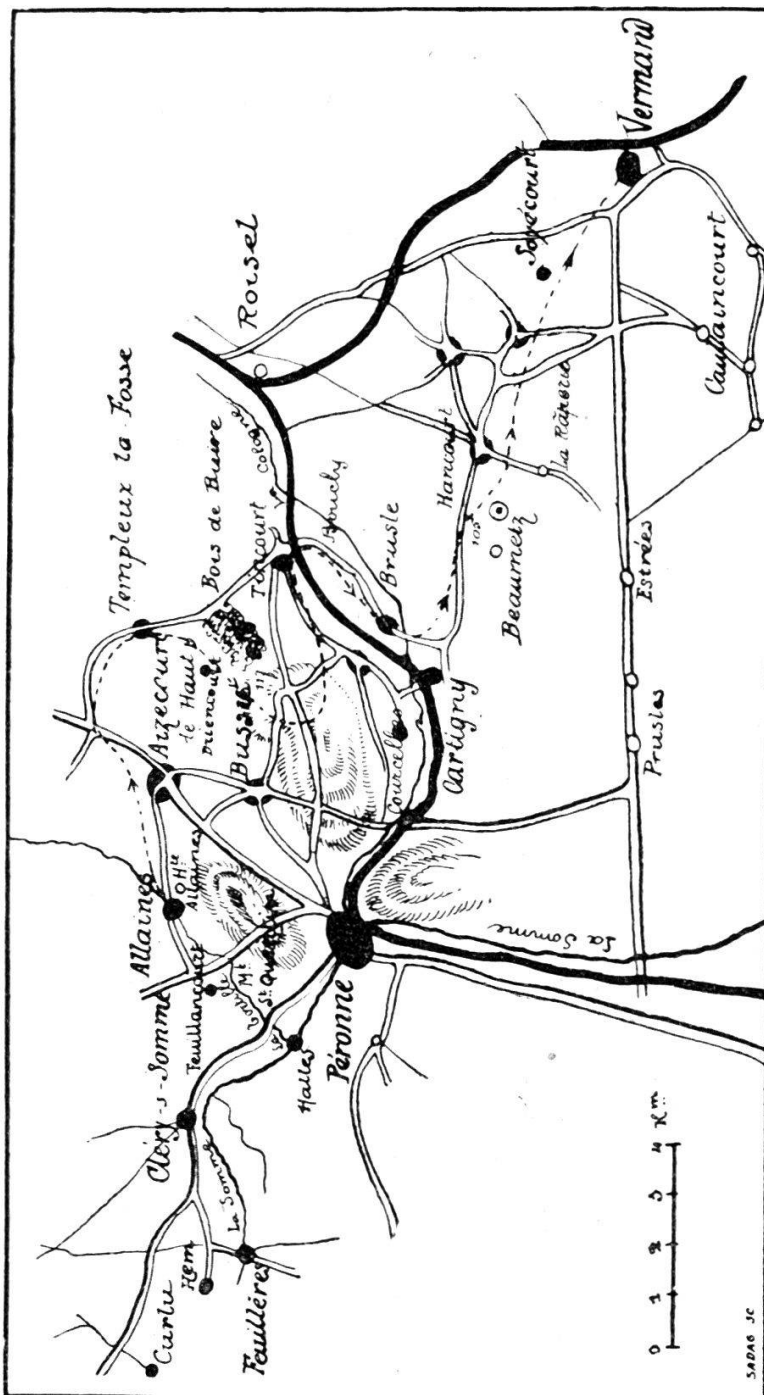
Les groupes de batteries à cheval du parti Nord, voulant riposter, avancèrent résolument en avant. Avec une crânerie vraiment admirable, les « v » de la 5^e division n'hésitèrent pas à franchir au moulin, c'est-à-dire à l'endroit le plus difficile, le chemin creux que la cavalerie n'osait pas aborder. Ils ne purent que difficilement peiner à peine avaient-ils mis leurs pièces en position et ouvert le tir, qu'ils furent assaillis par une charge qu'aucune contre-attaque ne venait rompre. Ce fut en effet, ou n'avait pas de soutien ou en avait un insuffisant, et la réserve cédée à la droite s'étant laissée arrêter par l'obstacle, n'arriva pas à temps pour porter secours aux pièces. (Je prétends, d'ailleurs, que celles-ci ne coururent aucun risque, convaincu que je suis de l'impossibilité où on est de charger de front une artillerie qui a le temps de lancer six salves. Mais on sait que cette théorie n'est pas habituellement admise.)

Le groupe à cheval du 1^{er} corps d'armée, ayant également franchi le chemin creux, se trouva, lui aussi, en butte à des charges auxquelles, cette fois, succédèrent des contre-charges de la 1^{re} brigade : mais de nouveaux escadrons arrivèrent, qui se jetèrent sur elle, et, en définitive, le dernier mot resta à l'ennemi du Sud. Ayant de bonne heure démasqué ses batteries, ayant par là déjoué toute une attaque que la brusque rencontre d'un passage difficile avait retardée, et ayant pu lancer comme à loisir et à volonté ses escadrons frais et efficaces sur des escadrons fatigués et en flagrant délit de « reformation » qui se présentaient au sortir du chemin creux, elle avait manifestement sur son adversaire un avantage considérable. Et c'est, en effet, ce que proclama le général de France pendant la trêve qui suivit cette grande collision ou plutôt ce total de collisions partielles.

Journée du 11 septembre. — Laissant de côté la journée du 10, sauf à y revenir plus tard, je vais vous conter, par le menu — la chose en vaut la peine, — les exploits de la division provisoire de cavalerie.

Cantonnée sur la ligne Curlu-Hem-Cléry-Créquin, qui longe la rive gauche de la Somme, face au Sud, elle reçut l'ordre de préparer le passage de la Tortille, c'est-à-dire de marcher vers l'Est. A 5 $\frac{1}{2}$ h., elle était à Feuillancourt, se dirigeant sur Allaines. A 5 $\frac{3}{4}$ h., elle recevait des obus lancés du fort du Mont Saint-Quentin, qui a un commandement de 1000 mètres sur le fond de la vallée. Elle mettait immédiatement ses batteries en batterie et ripostait. Mais il était bien tard, et la position était singulièrement désavantageuse : on voyait mal l'artillerie ennemie, qui, elle, avait à ses pieds une masse con-

d'escadrons. En dépit de la canonnade, ceux-ci continuèrent leur route. A 6 h., ils débouchent sur la rive gauche du ruisseau et leurs batteries s'établissent sur le plateau de Haut-



Allaines. Dix minutes après (notez avec quelle précipitation les événements se succèdent), on repart pour gravir les pentes du Mont Saint-Quentin. A 6 h. 20, on y est arrivé et les pièces sont braquées sur le village qui porte ce nom, c'est-à-

dire face au S.-O. La brigade, en ligne de colonnes de masse, voit les derniers détachements de l'ennemi filer vers le Sud. On s'attendit à le voir reparaitre du côté de Bussu. On supposa que, se retirant sur Péronne, il s'était faufilé dans le ravin. On changea donc de front, et, par un à-gauche, on regarda vers le Sud-Est. On ne vit rien venir. Au bout d'une demi-heure, on reconnaissait qu'on avait bel et bien perdu le contact. A ce moment, on fit un nouvel à-gauche pour passer au Nord d'Aizecourt-le-Haut. Pourquoi ? Je l'ignore. A 7 h. 05, on s'arrêtait et on faisait de nouveau face au Sud-Ouest, c'est-à-dire à Bussu. Pourquoi ? Je l'ignore encore. Cinq minutes après, d'ailleurs, nouveau-demi-tour, et la marche reprenait.

On allait à l'aventure, sans renseignements. A 7 h. 45, nous voici à l'Ouest de Templeux-la-Fosse, face au bois de Buire. Le groupe d'artillerie se met en formation de combat, les avant-trains sont séparés. On ne voit pourtant pas d'ennemis. Les cyclistes sont envoyés dans le bois de Buire. Je les accompagne. Bien que la position soit dominante, on n'aperçoit rien de suspect, à part quelques rares cavaliers isolés. A 8 h. 10, la division se remet en route et se dirige vers la Maison Rouge. Elle s'arrête à 8 $\frac{3}{4}$ h. au signal coté 117. Impossible de retrouver le contact.

Des officiers envoyés en éclaireurs rapportent enfin la nouvelle que la division ennemie s'est retirée sur les hauteurs de Cartigny. Hypnotisé par l'idée qu'il faut absolument la joindre et la charger, et sans plus se soucier de la sécurité de l'armée qui a Templeux pour point de direction, le général commandant la division provisoire donne à 9 $\frac{1}{2}$ h. le signal du départ. Il se dirige sur Buire comme pour aller passer la Cologne à la station de Cartigny ; mais il se ravise et, tournant à gauche, va vers Tincourt. Entre temps, je me suis détaché de la colonne. Ayant vu tous les spectateurs se diriger vers Beaumetz, à la cote 105¹, j'ai fait comme eux, espérant jouir là de quelque spectacle intéressant. Un lieutenant du 2^e cuirassiers (parti Sud) m'y aborde et me demande des renseignements sur ces masses de cavaliers qu'il voit défilier : il ne sait combien elles représentent de régiments ni si c'est sur Tincourt qu'elles se dirigent ou sur Roisel ! Il ajoute que, jusqu'à

¹ J'y ai notamment reconnu l'un des représentants de l'armée suisse, qui causait avec l'attaché militaire roumain et un officier d'artillerie.

ce moment, c'est-à-dire pendant quatre heures (de 6 h. 20 à 10 h. 20), le contact avait été perdu. Je l'interroge à mon tour sur ce que sa division a fait dans l'intervalle. Il me répond que, depuis 9 $\frac{1}{2}$ h., elle est entre Hancourt et la Râperie. En me remerciant chaudement de mon obligeance, il me quitte, alors, pour aller porter les résultats de sa reconnaissance, reconnaissance bien sommaire, on en conviendra. Et j'aime à croire que ce n'est pas son rapport seul qui a inspiré la décision prise. Toujours est-il que, à 10 $\frac{1}{2}$ h., sa division disparaît vers l'Est. Peut-être descend-elle par le thalweg du grand ravin de Caulaincourt. Au même moment, la division provisoire (parti Nord), qui a passé la Cologne à Thincourt-Boucly, et qui croit toujours son adversaire à Cartigny (bien qu'une grande heure se soit écoulée depuis le moment où la nouvelle de l'occupation de ces hauteurs lui a été donnée, et nous savons que, à ce moment-là, la division du parti Sud n'y était plus, s'étant retirée sur la râperie d'Hancourt), la division provisoire, donc, se lance au trot sur Brusle. A 11 $\frac{1}{4}$ h., elle débouche sur le plateau, à la cote 105. A midi, elle s'arrête près de la ferme d'Aixe, où les cyclistes harassés mangent un morceau. Je fais comme eux. Nous attendons. Toujours pas de nouvelles de l'ennemi. Le bruit court pourtant qu'il s'est retiré sur Vermand. A cette nouvelle, on remonte à cheval. Il est midi et demi. Voici six heures qu'on poursuit un ennemi insaisissable, invisible, sur la position duquel on n'a pas la moindre donnée. Enfin donc, on sait où il est. La division, quoique épuisée par ces longues marches serpentine, se porte avec ardeur en avant. Son allure décidée et rapide montre qu'elle a hâte d'en finir. Elle passe entre Fléchin et Pœuilly, descend bon train dans le ravin, en gravit au trot le versant gauche et se déploie en arrivant sur le plateau de Vermand, prenant pour objectif un gros de cavaliers qui est arrêté à la croisée de la chaussée romaine et de la route de Roisel. Quand on a le nez dessus, on s'aperçoit que ce sont des curieux et des pelotons d'escorte. Dépité de cette déconvenue, on ne s'arrête pas, on rompt en colonne, toujours le sabre au poing, et on s'engage dans les rues de Vermand, cherchant l'ennemi qu'on trouve... en train de mener ses chevaux à l'abreuvoir. Il y avait déjà une heure ou deux que le parti Sud, considérant la journée comme finie, avait reçu l'ordre de s'établir dans ses cantonnements. Les hommes avaient dessellé ; ils avaient remplacé leur casque

par la calotte d'écurie et la tunique en drap par le bourgeron de toile. Il fallait voir de quel air goguenard ils regardaient cette charge qui s'engouffrait dans le vide.

Quant à ceux des spectateurs idoines qui avaient eu la constance de suivre l'affaire d'un bout à l'autre, sans lâcher pied, ils n'en revenaient pas de cette course affolée, de ce désarroi, de cette ignorance persistante des positions et des dispositions de l'ennemi, de cette témérité à s'engager dans des terrains non reconnus, à se déployer sans être sûr d'avoir un objectif devant soi, à entrer dans un village sans savoir ce qu'il y avait dedans. Ajoutons que, au train dont on allait, la cavalerie n'en pouvait plus ; mais qu'était-ce pour les malheureuses batteries qui l'accompagnaient ? D'après un décompte dont j'ai vérifié l'exactitude, le groupe à cheval, arrivé le 9 au soir à Cléry-Créquin, avait dû déparquer le 10 à 4 heures du matin pour aller canonner Allaines. Il lui avait donc fallu se lever à 2 h. du matin. Douze heures après il arrivait à Vermand, ayant parcouru plus de 32 kilomètres (j'en compte 35), dont les deux tiers à travers champs, sur des terrains gras et lourds, semés d'obstacles, avec de dures pentes à gravir, et le tout franchi, le plus souvent, à allures vives. La journée, d'ailleurs, n'était pas finie pour les malheureux attelages, puisque le groupe était cantonné à Tertry, où il ne put guère arriver avant 4 heures du soir. Et toutes ces fatigues pour ne rien faire, pour poursuivre un ennemi imaginaire, pour se battre non pas contre des moulins à vent, mais contre du vent ! Et personne n'a critiqué une telle méconnaissance des règles les plus élémentaires de l'art militaire.

Au contraire, la cavalerie a été couverte de fleurs.

A notre avis, je le répète, la critique en agissant ainsi a été dans l'erreur. Nombre des fautes commises se produisent, du plus au moins, dans toutes les armées. Mais, pour éviter qu'elles se renouvellent, il faut les signaler et les faire comprendre. Voilà pourquoi nous avons tenu à remettre les choses au point.

(A suivre.)

ABEL VEUGLAIRE.

